

soit plus rapide.

En lisant ce qui précède, nos lecteurs nous feront peut-être cette objection. Mais, si les animaux de petite race digèrent les aliments durs et grossiers plus facilement que ceux de grande race, pourquoi ne profiteraient-ils pas aussi bien que ces derniers, d'une nourriture riche et succulente? A cette objection, nous ne pouvons répondre que par des probabilités. Il y a là un mystère que la science n'a pas encore pénétré, et qu'elle ne pénétrera peut-être jamais. Mais le fait n'en a pas été pour cela moins constaté, n'en est pas moins irrécusable. Ainsi, les intestins des individus de petite race, sont développés, conformés d'une manière toute particulière pour extraire aussi complètement que possible les principes alimentaires contenus dans les aliments grossiers qu'ils absorbent. Alors il est probable que, s'ils viennent à recevoir une nourriture plus abondante et plus riche, leur appareil digestif ne peut plus suffire à séparer et à s'assimiler l'énorme quantité de substances nutritives avec lesquelles il se trouve en contact. Habitué à prendre une certaine proportion de matières alimentaires dans la pauvre nourriture qu'on leur distribuait, ces animaux, au sein de l'abondance, ne prennent à peu près que la quantité qui leur suffisait autrefois, cette quantité, si elle est dépassée, ne l'est que très-peu et le reste de la nourriture qu'ils ont prise passe dans les déjections et augmente la richesse du fumier. Mais la quantité de lait ou de viande produite par cette meilleure alimentation n'est pas beaucoup plus forte qu'auparavant.

On pourrait comparer ces bestiaux de petite race à des machines, construites dans le but exprès d'élaborer une nourriture grossière, pouvant souffrir de la fum, de la soif, du chaud, du froid, sans en ressentir de graves inconvénients, se nourrir de paille, d'herbes coriaces, possédant, en un mot, toutes les qualités nécessaires pour vivre et profiter malgré les misères de toute sorte qu'elles rencontrent dans le cours de leur existence; mais ne pouvant assimiler qu'une proportion déterminée de liquides nourriciers, et par conséquent incapables de dépasser beaucoup, même sous le meilleur régime, la production ordinaire des sujets dans la race.

Le règne végétal, c'est-à-dire les plantes, nous fournit de nombreux exemples de ces mêmes phénomènes. Ainsi nous voyons certains végétaux donner des produits passables dans les terrains pauvres et ne pas dépasser beaucoup leur rendement ordinaire quand on les cultive dans les sols riches. Tandis que d'autres de la même espèce donnent dans ces derniers sols des récoltes extraordinaires pour leur abondance, mais excessivement faibles dans les terrains pauvres.

Nous pouvons prendre par exemple l'avoine, nous avons, en Canada, des variétés d'avoine dont la production moyenne, dans les sols pauvres, est de 18 à 20 minots par arpent, mais qui dépasse rarement, on pourrait dire presque jamais, 30 à 36 minots dans les terrains riches et de bonne qualité. Tandis que certaines autres variétés, et, en particulier, celle que l'on nomme avoine de Norvège, donnent dans les bonnes terres 50, 60, 75 minots par arpent; mais qui rendent à peine la semence dans les sols pauvres.

Plusieurs variétés de blé agissent de la même manière.

En résumé, les petites races utilisent mieux les fourrages grossiers des cultures arriérées, et les grandes races tirent un meilleur parti de la nourriture abondante et riche des contrées avancées dans les améliorations agricoles.

Par conséquent, dans le choix d'une race, la pratique, de concert avec la théorie, ne peut pas s'appuyer sur un principe absolu. Chaque race a sa raison d'être et dans des circonstances données, la meilleure sera celle qui, avec la nourriture et le régime du pays, livrera au commerce la production la plus abondante. En un les petites races possèdent une grande supériorité

lorsque les fourrages sont rares et de mauvaise qualité; mais si le pays est richement pourvu des substances propres à la nourriture du bétail, la supériorité des grandes races est incontestable.

Maintenant, la conclusion que l'on doit tirer de ces principes est bien simple et tout cultivateur intelligent l'a déjà comprise. Cependant, pour ne laisser aucun doute à cet égard, dans l'esprit de nos lecteurs, nous allons la consigner ici, et nous terminerons par là l'étude de cette importante question de la supériorité des grandes et des petites races.

Dans une localité dont le sol est fertile, où les améliorations agricoles sont très-avancées, et où la production fourragère est abondante, ne cherchez jamais à introduire les petites races, car elles ne pourraient pas utiliser suffisamment l'alimentation riche et copieuse que votre culture vous donne.

Dans un pays pauvre dont le sol n'a pas encore reçu les bienfaits de l'amélioration et dont la production fourragère est insuffisante, n'introduisez pas les grandes races, elles y déprimeraient et leur valeur descendrait même au-dessous de celle des petites races. Au contraire, conservez ces dernières pourvu toutefois qu'elles remplissent le but pour lequel vous les entretenez. Si elles ne satisfont pas à cette condition, améliorez-les, changez-les même, mais que les races introduites n'aient pas une taille plus forte que celle que le régime et la nourriture leur permet d'acquérir. Dans le cas actuel ce sont les petites races qui utiliseront le mieux les fourrages dont vous pouvez disposer. En même temps visez continuellement à l'amélioration de votre culture, à l'accroissement de vos fourrages, non-seulement sous le rapport de la quantité, mais encore sous celui de la qualité. Cette marche progressive est plus difficile à suivre que la routine ordinaire, elle présente quelques écueils contre lesquels vient souvent se briser la fortune de l'améliorateur aveugle, mais que le cultivateur intelligent et prudent sait toujours éviter. Marcher lentement et sûrement, voilà la règle du progrès en agriculture.

A mesure que la terre s'enrichira, s'améliorera, les fourrages seront plus abondants, le cultivateur pourra alors sans crainte diminuer l'étendue cultivée en grains et augmenter celle qui doit fournir à la nourriture du bétail. Puis, en même temps que cette transformation s'opère, celle du bétail en subit l'heureuse conséquence, des fourrages meilleurs et plus abondants amènent nécessairement une augmentation graduelle de la taille des bestiaux et cela sans nécessiter aucunement l'intervention du cultivateur: le phénomène se produit presque à son insu, et ces races, ainsi transformées, seront le plus souvent préférables à celles que l'on aurait importées.

Nous ne voyons que très-peu d'exceptions à ces règles.

Quelquefois, certaines améliorations culturales amènent rapidement une forte augmentation dans la production fourragère; tels sont, par exemple, les chaulages sur les terres où l'élément calcaire (la chaux) fait défaut, le drainage dans les sols qui souffrent d'une trop grande humidité, l'assainissement de marais très-étendus. Dans ces cas, la transformation des races locales ne serait pas aussi rapide que l'augmentation des ressources du cultivateur en fourrages et l'utilisation de ces derniers ne serait pas assez complète. Alors il peut devenir avantageux de recourir à l'importation de sujets de grande race et même de faire des croisements pour hâter l'amélioration des petites races du pays. L'intelligence du cultivateur est ici le seul juge de l'opportunité de l'un ou l'autre de ces moyens.—(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nos lecteurs savent que l'ignorance, l'étonnante grossièreté